

michael
collins

la vie secrète
de e. robert
pendleton



LA VIE SECRÈTE DE E. ROBERT PENDLETON

*du même auteur
chez le même éditeur*

LES ÂMES PERDUES
LA FILIÈRE ÉMERAUDE
LES GARDIENS DE LA VÉRITÉ
LES PROFANATEURS

MICHAEL COLLINS

LA VIE SECRÈTE
DE E. ROBERT PENDLETON

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean GUILLOINEAU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original
Death of a Writer

© Michael Collins, 2006
© Christian Bourgois éditeur, 2007,
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-01888-2

À mes parents, ma femme, mes enfants
– *Nora, Eoin et Tess*

Remerciements à :

Niko Aula
Steve Bamesberger
Gillian Blake
Christian et Dominique Bourgois
Sara Emerson
Rich et Teri Frantz
Helen Garnons-Williams
Don Harmon
Carol Kennedy
Steven Kimball
Maggie McKernan
Jim et Karen Tyler
Mary Van Ness

« Vous savez quel genre d'homme vous êtes selon moi ?
Le genre d'homme qui resterait là en souriant à ses
tortionnaires en train de lui arracher les entrailles – si
seulement il pouvait trouver la foi ou un dieu. »

Fedor Mikhaïlovitch DOSTOÏEVSKI,
Crime et Châtiment

Première partie

DÉSESPOIR

Par un calme vendredi après-midi, dans le département d'anglais de l'université Bannockburn, E. Robert Pendleton écoutait la rumeur de la vie de l'autre côté de la fenêtre. Il avait essayé de se distraire en corrigeant des copies. Cela n'avait pas marché. Il ôta ses lunettes et essuya les verres de la façon un peu solennelle qu'il avait mise au point des années plus tôt pour faire une pause au milieu de ses cours.

Il regarda une nouvelle fois la pendule, bien qu'il se fût juré de ne plus le faire. Encore une demi-heure à attendre avant de partir à l'aéroport pour aller chercher le romancier Allen Horowitz, dont le dernier livre, une autobiographie, était resté en tête de la liste des best-sellers du *New York Times* pendant presque toute l'année 1985. Horowitz venait faire une conférence dans le cadre de la série de conférences exceptionnelles de l'université Bannockburn, et si le département n'avait pas attendu Pendleton au tournant à cause du fiasco qui entourait cette visite, il aurait bu quelque chose. Mais il resterait

sobre au moins jusqu'à la réception qui aurait lieu chez lui ce soir.

Devant la fenêtre de son bureau, les bâtiments couverts de lierre qui entouraient la cour carrée étaient de nouveau devenus une armée de banderoles que gonflait le vent – la fête annuelle, week-end au cours duquel les étudiants exaltaient leur rivalité avec l'université quaker Carleton, un match qui opposait les incroyants aux vrais croyants. Traditionnellement, les étudiants de Bannockburn rappelaient d'anciens scores pendant le match et les quakers de nombreuses références aux Écritures.

Mais aujourd'hui, en cette vingt-deuxième fête annuelle de sa carrière à Bannockburn, les choses étaient différentes, et même lui, fatigué et inquiet comme il l'était, raterait le spectacle, ce mythe de l'université Bannockburn, qui se décrivait elle-même comme le « vénérable berceau du savoir ». En réalité, l'université était le « vénérable berceau de la médiocrité », un amortissement universitaire accrédité, vendu à des prix exorbitants aux rejetons paresseux et peu doués de parents riches et désespérés.

Qu'on puisse encore refiler le mythe de Bannockburn à des gens, Pendleton en restait stupéfait. Dans une certaine mesure, lui aussi avait été séduit par ce mythe, une brochure avec des photos prises dans la lumière dorée de l'automne, la saison des changements, un étudiant adossé contre un arbre en train de lire, une étudiante aux longs cheveux, photographiée à l'improviste, un livre niché entre les seins, l'intérieur d'une salle de classe, cadre d'un séminaire, des étudiants autour d'un professeur lisant à haute

voix de façon théâtrale un livre tenu à bout de bras. Qui n'aurait pas souhaité connaître ça ?

Pendleton prit une grande respiration et se rendit compte qu'il regardait chaque chose pour la dernière fois. Il avait devant lui le rapport du conseil de la faculté concernant sa titularisation.

En bas, l'agitation était à son comble avec l'arrivée massive des parents après le déjeuner, les voitures neuves brillaient dans les rayons obliques du soleil, des feux de feuilles dégageaient une odeur de rituel presque païen et de la viande grillait sur les barbecues autour desquels les confréries d'étudiants accueillaient leurs invités.

Des voix lui parvinrent alors qu'il se levait et s'avançait vers la fenêtre. On disputait une partie de football sous l'œil attentif du père fondateur de l'université, un industriel russe émigré, Iosif Zhvantsky, devenu philanthrope au début du vingtième siècle en imitation d'industriels comme Carnegie. D'après Pendleton, il y avait beaucoup de demi-dieux dans ce pays, des hommes qui s'étaient hissés en haut de l'échelle, puis avaient tout redistribué, des hommes qui voulaient des monuments érigés à leur mémoire. Telle était l'ironie essentielle d'universités comme Bannockburn, créées par des génies intuitifs et illettrés, des hommes sortis de nulle part et qui avaient tout gagné sans avoir ouvert un livre.

Pendleton n'avait jamais considéré qu'une éducation fondée uniquement sur la culture générale puisse être vraiment bénéfique.

En fait, l'histoire de Bannockburn était directement issue de ce genre de rapacité et de contrition.

Pendleton en connaissait par cœur cinquante pour cent. On avait construit l'université sur les ruines d'une fabrique de vêtements installée autrefois sur un méandre d'un demi-mile de la Saint Joe River. Ce méandre était devenu officiellement une île quand l'émigré russe illettré, fondateur de la fabrique, avait fait enlever la mince bande de terre pour créer une sorte de fief féodal. Avant un incendie criminel qui détruisit la fabrique en 1911 et tua dix-huit femmes enfermées à l'intérieur, le Russe avait amassé une fortune. Blanchi de tout soupçon de négligence, il mourut célibataire quelques années plus tard en léguant toute sa fortune pour la création d'une université destinée aux femmes sur l'emplacement des ruines de la fabrique. On avait appris que le nom de Bannockburn avait été choisi par le Russe à cause d'un amour malheureux pour une femme mariée, Lucy Bannockburn, qui avait repoussé ses avances et avait péri dans l'incendie.

L'historien local qui avait révélé ces faits avait réuni les lettres du Russe dans une exposition permanente à la bibliothèque. Une rumeur, selon laquelle des fantômes hantaient le campus, entraîna une baisse dramatique du nombre des inscriptions, mais la cause véritable en fut sans aucun doute la crise de 1929. Le sort sembla s'acharner sur l'université car la bibliothèque se mit à pencher et à s'enfoncer dans le sol. Apparemment, en concevant les fondations, les architectes avaient oublié d'inclure dans leurs calculs le poids des livres. Certains prétendirent qu'il s'agissait d'un acte de malveillance pour protester contre le mouvement des suffragettes.

L'université abandonnée servit de dortoir à la garde nationale pendant la Seconde Guerre mondiale, avant de renaître de ses cendres au début de la guerre froide comme université de littérature et sciences humaines pour accueillir les anciens militaires qui bénéficiaient du GI Bill¹, puis elle se transforma à nouveau pendant la guerre du Vietnam en refuge pour les jeunes Blancs riches qui cherchaient à échapper à la conscription. La construction d'un pont-levis de fortune pour séparer l'île du monde extérieur reste l'image typique du libéralisme de Bannockburn.

Pendleton connaissait cette histoire par cœur maintenant. Il ressentait une étrange mélancolie au creux de l'estomac en se disant que tant d'années avaient passé, et qu'il avait finalement échangé les articles enthousiastes consacrés à *Winterland* contre cet endroit. C'est ainsi qu'il aimait se souvenir de son départ de New York, ville qu'il avait abandonnée pour le charme attirant de ce monde universitaire avec ses années sabbatiques.

En vérité, son arrivée à Bannockburn avait été beaucoup plus rude, même si aujourd'hui encore il répugnait à l'admettre. À l'époque, il n'avait plus d'éditeur et se retrouvait le dos au mur en ce qui concernait sa carrière d'écrivain. Les grandes maisons d'édition de New York avaient refusé sa dernière œuvre. Trois années perdues sur un livre dans lequel il avait mis son âme. Il avait menti lors des entretiens à Bannockburn et, comme tant d'autres

1. Loi attribuant des bourses aux anciens combattants afin de leur permettre de suivre des études universitaires. (*N.d.T.*)

candidats se battant pour l'obtention d'un poste, il avait utilisé un euphémisme en qualifiant son roman de « travail en cours », mais la crise qu'il traversait était bien différente. Il avait terminé son livre, un bon livre en fait, un livre en avance, mais personne ne voulait le laisser avancer.

L'attente l'avait rendu malade. Puis, brusquement, Bannockburn l'avait convoqué. Oh, Bannockburn, là-bas dans les plaines, le dernier bastion de la respectabilité, une institution qui avait ignoré joyeusement son désespoir ou son échec, lors de l'entretien en vue de son engagement, à Chicago, dans un hôtel du centre-ville, pendant la convention annuelle de l'*Association of Writers and Writing Programs*. Ne l'avaient-ils pas percé à jour ? Non ! Il obtint le poste grâce à son dossier et grâce à un tas d'anciens articles, contre pas moins de soixante-dix autres candidats désespérés, une offre qui lui tira des larmes quand arriva la lettre qui confirmait son engagement.

Tels étaient les faits.

En revenant ainsi sur sa propre histoire, Pendleton ne gagnait qu'une chose : il se sentait vieux, inutile et perdu. Trop de temps était passé. Désormais, il avait du mal à être honnête avec lui-même, à comprendre les circonstances exactes de sa vie. Ces interrogations silencieuses duraient depuis trop longtemps.

En vérité, tout n'était qu'apparence ici, le subterfuge tellement énorme, la dissimulation du désespoir si parfaite, l'échec consacré avec un titre et une plaque couleur bronze à son nom sur une porte de

chêne ciré. Un cauchemar dans lequel on essayait de courir mais vos jambes refusaient de vous porter, dans lequel on essayait de hurler mais aucun son ne sortait de votre bouche. Il comprenait que ce genre de silence démentait l'aisance avec laquelle ses chers collègues évoluaient dans les longs couloirs.

Combien de fois avait-il voulu se confier à quelqu'un, lui dire la vérité, atteindre au moins un semblant d'honnêteté avec ce qui l'entourait, ou, dans ses moments de plus grande angoisse, hurler vers les parents de passage, pour les mettre en garde quand ils visitaient l'université lors des journées portes ouvertes pour les futurs étudiants. Mais, bien sûr, il n'avait jamais hurlé et, à la place, il avait pris la pose comme l'un de ses heureux collègues enseignants dans un coin des bureaux de création littéraire, en train de lire des manuscrits, de corriger des copies, un de ces professeurs cernés par des bibliothèques remplies de livres reliés cuir écrits par des personnages de l'Antiquité ou des Lumières, avec des noms compliqués comme Rousseau, Descartes et Voltaire, parmi des tomes et des tomes de critique littéraire et de minces volumes de leur propre poésie qu'on pouvait leur pardonner car ils étaient censés contenir des vérités essentielles.

La poésie était *de facto* le genre utilisé par ceux qui écrivaient encore ici, d'anciens romanciers qui pour des raisons philosophiques avaient abandonné le roman bourgeois parce qu'il exigeait une structure narrative, pour une création abrupte de cinq minutes d'exercice acharné, des chrysalides de dysfonctionnement, impénétrables, avec des références

personnelles désolantes ou inspirées par d'anciennes civilisations. De telles œuvres étaient publiées par tout un réseau de maisons d'édition confidentielles, de soi-disant débouchés légitimes pour enseignants ayant désespérément besoin de publier pour leur titularisation. Il allait sans dire, même si Pendleton l'avait effectivement dit plus d'une fois, en particulier lors d'une scène désopilante dans une soirée, suite à une semaine de lettres de refus de ce genre de maisons d'édition, que leurs responsables étaient en fin de compte des collègues, chacun publiant ce qui équivalait au saint des saints de gratification mutuelle, où le but de telles œuvres était moins d'être lues qu'interprétées, ce qui créait une sous-espèce littéraire générant toute une machinerie d'analyse critique perpétuelle et autonome.

Être frappé de maladie mentale était la plus haute marque d'approbation de cette prétendue littérature.

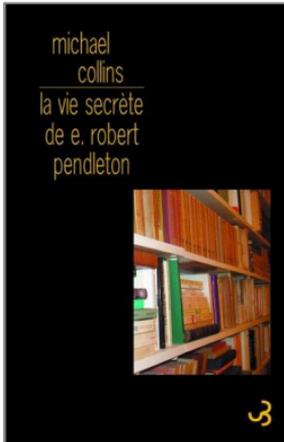
Pendleton leva les yeux et écouta le vacarme et les cris des étudiants, étouffés par les fenêtres à petits carreaux colorés de style victorien.

Un gosse avec un sac à dos avait le bras posé sur l'épaule d'une fille portant une veste de chasse orange et un jean moulant. Elle embrassait distraitemment la main du garçon. Comment finissait-on par perdre tout contact avec cette jeunesse, cette aisance, avec cette sexualité languissante du temps où l'on faisait des descentes dans les dortoirs des filles, où l'on mangeait et dormait avec quelqu'un, où l'on pouvait rester éveillé toute la nuit pour étudier près de celle qu'on aimait ?

Ces questions lui tournaient dans la tête. Y avait-il un jour précis où les choses changeaient, où l'on se

Cet ouvrage a été composé et imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte de Christian Bourgois éditeur
en janvier 2007

Imprimé en France
Dépôt légal : mars 2007
N° d'édition : 1838 – N° d'impression : 83006



La vie secrète de E. Robert Pendleton Michael Collins

Cette édition électronique du livre
La vie secrète de E. Robert Pendleton de Michael Collins
a été réalisée le 08 mars 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267018882).
ISBN PDF : 9782267021967.
Numéro d'édition : 1838.